

LETTRES SUR LA RÉVOLTE

Albert Camus

RÉVOLTE ET CONFORMISME

Lettre parue dans Arts, le 19 octobre 1951, en réponse à un article d'André Breton, paru la semaine précédente, et qui commentait un chapitre de L'Homme révolté, consacré à Lautréamont et publié par les Cahiers du Sud, avant la parution du livre.

Monsieur le rédacteur en chef,

Par égard pour lui, par répugnance aussi à me ranger du côté de ceux qui, ordinairement, l'attaquent, et que je n'estime pas, je ne répondrai pas réellement à l'article surprenant d'André Breton. Ce n'est pas seulement parce que d'évidence il ne m'a pas vraiment lu et que son argumentation, purement sentimentale, n'a modifié aucun de mes points de vue réels sur Lautréamont. Ce n'est pas non plus parce qu'à ma connaissance rien jusqu'ici dans ce que je suis ni dans ce qu'est Breton n'autorise celui-ci à se poser à mon égard en professeur d'insoumission. Mais surtout le ton de son article est tel qu'il ne fait honneur à personne. Et le ton qu'il mériterait en retour, je ne suis pas encore disposé à le prendre.

Mais les affirmations péremptoires et les contresens contenus dans l'interprétation de Breton risquent de donner une fausse idée de ma position et je voudrais que vous m'aidiez à la préciser. Je traite en effet dans une partie de mon livre, L'Homme révolté, des aspects nihilistes de la révolte tels qu'on peut les trouver dans les grandes œuvres de ce temps, de Sade aux surréalistes. Mais c'est pour les distinguer de ses aspects créateurs qui, du reste, se trouvent aussi dans quelques-unes de ces mêmes œuvres. Et loin que je conclue à l'exaltation du conformisme ou de la résignation, l'essentiel de mon effort est de démontrer que ce nihilisme, dont nous sommes tous solidaires, au moins en partie, est générateur de conformisme et de servitude, et contraire aux enseignements, toujours valables, de la révolte vivante.

Ceci pouvait déjà se lire entre les lignes de mon article sur Lautréamont, à condition qu'on le lût. Il est donc frivole de courir m'accuser, toutes affaires cessantes, de conformisme. (À cet égard, tout au moins. Littérairement en effet, je confesse que je place Guerre et Paix infiniment au-dessus des Chants de Maldoror.) L'accusation en elle-même n'a d'ailleurs rien qui m'effraie et je ne la discute qu'au nom de la vérité. S'il y avait quelque chose à conserver dans notre société, je ne verrais aucun déshonneur à être conservateur. Il n'en est malheureusement rien. Nos credos politiques et philosophiques nous ont menés dans une impasse où tout doit être remis en question, depuis la forme de la propriété jusqu'aux orthodoxies révolutionnaires. Comment soustrairions-nous à cette volonté de réflexion et de réforme un certain conformisme révolté aussi contraire à la vraie révolte que la nuit l'est au jour ? Même si on le regrette, cette mise en question ne saurait aller sans dommage pour nos dévotions et nos fétichismes. Breton le sait bien d'ailleurs, qui se trouvait récemment à la recherche d'une morale. L'inconséquente violence de sa réaction prouve seulement que nous en sommes arrivés enfin aux vraies questions.

À la place qui est la mienne, j'ai voulu seulement contribuer à ce nécessaire inventaire, critique et autocritique; Breton, pour finir, devrait s'en féliciter. Mon livre n'a pas d'autre but, en effet, que de revaloriser une notion de la révolte qui fut trop souvent compromise par ceux-là mêmes qui se réclamaient d'elle, et qui reste, en tout cas, assez chère à Breton pour qu'il lui sacrifie tout discernement et toute solidarité.

Croyez, Monsieur, à mes sincères sentiments.

RÉVOLTE ET CONFORMISME (suite)

Lettre parue dans Arts, en novembre 1951, pour répondre à un « Entretien » entre André Breton et Aimé Patri, paru dans la même feuille.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je dois d'abord m'excuser de m'introduire dans une conversation à laquelle je n'étais pas invité. Je n'aurais eu ni le goût, ni même le temps de le faire, s'il ne se trouvait dans cette conversation, dirigée contre ma personne, et non contre mon œuvre, des attaques que je suis obligé de relever moi-même, puisque votre rédaction, et M. Patri, ont failli à le faire. Ma réponse sera forcément longue. Mais vous m'en excuserez encore, en songeant que le procès publié par vous ne l'était pas moins, que j'ai à répondre à deux interlocuteurs, et que je ne répondrai plus ensuite à M. Breton.

Essayons d'élever un peu le débat au-dessus de ces misérables discussions. J'avais pris les outrances surréalistes pour ce qu'elles étaient, des cris désor-

donnés qu'une jeune et légitime révolte poussait aux quatre coins du monde. L'excès et la fureur d'une juste indignation peuvent se porter à toutes les extrémités.

Je comprenais ces excès, et ne les jugeais pas, sinon dans leur contradiction avec les positions actuelles du surréalisme, et parce que l'étude de cette contradiction servait mon propos. Le ferment du surréalisme me paraît toujours utile, mais dans ce qu'il peut devenir. C'est pourquoi il est un objet de réflexion pour nous tous. Mais M. Breton refuse d'être étudié, il nie la contradiction et veut n'avoir pas cessé d'être cohérent. Du même coup, il réaffirme ses premiers principes et nous serions alors obligés de les prendre au sérieux et les juger pour ce qu'ils sont, sans esprit de compréhension, cette fois. Mais il est plus légitime, en nous souvenant que M. Breton est dans la même contradiction que nous, de ne pas attacher trop d'importance à son plaidoyer et ne pas le croire quand il s'obstine dans ce qui le dessert.

Si j'ai dit, ce que je continue à croire, que depuis 1933, M. Breton devait regretter certaines de ses déclarations, ce n'était nullement, comme le veut son inlassable susceptibilité, pour l'amalgamer à l'aventure hitlérienne, c'était en hommage à la colère et à l'indignation que je lui ai connues devant les atrocités qui ont commencé à ce moment d'ensanglanter l'Europe. Nous avons tous compris alors qu'un certain nihilisme, dont nous étions plus ou moins solidaires, nous laissait sans défense logique contre une entreprise que nous détestions de tout notre être. Ceux dont se réclame Breton nous avaient légué en partie ces négations démesurées. Mais ils le pouvaient, leur aventure était solitaire. Sade, Lautréamont, et ceux qui leur ressemblent, n'ont engagé qu'eux-mêmes. Nous, l'histoire nous a rejoints, nous engageons les autres et nous étions sans règle fixe. J'ai essayé, pour ma part, j'essaie encore de me mettre en règle, de plus en plus profondément, avec cette terrible expérience, et de sauver d'un certain désastre ce qui mérite de l'être. Je n'ai pas cessé, depuis la guerre et l'occupation, de tirer les conséquences de ce déchirement et j'ai toujours cru que Breton le partageait. Bien qu'il le nie aujourd'hui, j'avoue qu'il m'est difficile de le croire.

Je crois seulement, parce que je le vois, que Breton s'obstine dans une superbe innocence. Il voudrait, par exemple, que dans la déchéance où se trouve aujourd'hui le monde, seuls les marxistes fussent coupables; et c'est pourquoi il reconnaît à mon livre le privilège d'être capital, puisqu'il contient une critique du marxisme. Mais ce serait trop beau. Il n'y pas un bon et un mauvais nihilisme, il n'y qu'une longue et féroce aventure dont nous sommes tous solidaires. Le courage consiste à le dire clairement et à réfléchir dans cette impasse pour lui trouver une issue. Dans son obstination à ne reconnaître aucune erreur, à détenir une interminable vérité, Breton se condamne à capitaliser la révolte. Il voudrait tout garder, les bénéfices de la négation et ceux de la morale, tout cumuler, la vérité de l'innocent et celle du destructeur. Mais ce n'est pas possible. La révolte, pas plus qu'aucune des grandes passions de l'âme, ne peut avoir ses conservatoires. C'est pourtant ce qu'essaie de faire Breton et c'est en cela que, croyant encourager, il décourage. Les armées s'affrontent déjà, les camps de la terreur couvrent de plus en plus vite la surface du monde, les idées et les vertus changent tous les jours de visage, nous sommes seuls enfin, l'air lui-même est livide, et voilà qu'au nom d'une hagiographie de la révolte, un des hommes les plus avertis du drame de l'époque se met à distribuer des certificats de poésie, nie ce qu'il sait, néglige d'étudier ce qu'il combat, ignore la dignité des autres, et insulte comme on rêve. De vos deux interlocuteurs, l'un refuse la forme de révolte lucide qui est proposée dans L'Homme révolté, par fidélité à un lyrisme qu'il définit comme un « dépassement pouvant aller jusqu'à la négation du contenu manifeste de l'expression », l'autre rend hommage à la notion de mesure, mais m'apprend qu'il faut y parvenir comme les philosophes grecs (qui riraient bien, s'ils pouvaient le lire) par une double réduction à l'absurde. Hélas ! la double réduction est faite depuis longtemps et nous agonisons à l'extrémité de toutes les démesures. Voici le moment de transfigurer notre expérience au lieu de nous y complaire. C'est à quoi, non sans luttes intérieures, j'ai voulu contribuer, sans rien renier de notre vérité. Mais la seule réponse qu'on me fait est qu'il ne faut pas tomber aussi bas que Nietzsche devenu méditerranéen et lisant Gyp avec plaisir. Pourtant, si une telle âme, qui nous surpasse tous infiniment, si cette dure et belle intelligence en est venue à souffler un peu auprès de Gyp, avant de se ruer dans la folie, il a peut-être fallu que le temps, ses œuvres, ses artistes, ses démagogues et ses recruteurs, lui répugnent assez pour qu'il leur préférât n'importe quoi. À partir de là, à la place de M. Patri, je parlerais de Nietzsche plus modestement.

Mais j'arrête ici cette polémique. Après tout, rien de tout ceci ne peut atteindre la force profonde de la vie et de la création. Peut-être me trompé-je quand je le sens en marche et quand je pense qu'elle entraînera en même

temps que nous, lorsque tout ce bruit se sera éteint, André Breton lui-même. Mais je fais confiance en tout cas à la vraie révolte qui jaillira de cet élan et non à celle que, pour le moment, André Breton a coulée dans le bronze pour nous en présenter l'image convulsée, mais immobile.

ENTRETIEN SUR LA RÉVOLTE

Gazette des Lettres, 15 février 1952.

PIERRE BERGER. Pour la première fois depuis les encyclopédistes et depuis Chateaubriand un intellectuel vient de consacrer un essai complet à la Révolte, mythe éternel. Il semble que bien des gens n'aient pas compris le sens de cet essai. La plupart des articles qu'on a pu lire nous ont montré combien était incroyable la confusion. Avant d'aller plus avant, souhaitez-vous dire ici quels sont les articles qui vous ont le plus frappé ?

ALBERT CAMUS. Non.

P. B. Sans doute, ces réactions de presse n'ont pas été les seules. Vous avez certainement reçu des lettres privées. Vous ont-elles paru plus judicieuses que les articles de journaux ?

A. C. Oui.

P. B. Pour ma part, j'ai souvent eu l'occasion de parler de L'Homme révolté depuis sa parution. J'ai la satisfaction de vous dire que son importance n'a pas échappé à la plupart de mes interlocuteurs. J'ai également relevé beaucoup de tristesse dans les propos tenus, dès qu'on évoquait les critiques publiées. Il ne s'agit pas de revenir ici sur votre polémique avec Breton et Patri, mais je dois vous dire que l'amertume de mes amis a, pour cause plus profonde, le démembrement de la gauche non-stalinienne. Nous sommes très nombreux à conserver un souvenir décisif de la soirée organisée à Pleyel par le Rassemblement démocratique révolutionnaire en 1948 pour la défense de l'Art. Sur la tribune, tous les esprits qu'on était prêt à suivre étaient présents : de vous-même à Breton, de Rousset à Sartre, de Richard Wright à tous les autres. Face à certaines forces qui nous paraissent moralement disqualifiées, une telle rencontre nous apportait beaucoup de réconfort et d'espoir. Quatre années ont passé. Nous conservons notre estime à la plupart des orateurs, mais nous constatons qu'ils se sont séparés. Pis encore : dissociés. Sartre s'oppose à Rousset. Vous êtes vous-même en désaccord avec Breton. Et, une fois de plus, Breton est en désaccord avec tout le monde. Ne craignez-vous pas que cette dissociation n'enferme vos amis dans une solitude dangereuse ? Chez beaucoup, le désarroi est immense, il faut bien se résoudre à le voir. Et j'ai la certitude qu'il est impossible de garder le silence devant ce que l'on doit considérer comme un danger.

A. C. Je ne constate pas les mêmes choses que vous. Je crois au contraire que le temps du désarroi est passé. De plus en plus nombreux sont ceux qui refusent les mystifications du siècle. De plus en plus nombreux sont ceux qui travaillent et créent en silence, les dents serrées, décidés à s'édifier et à édifier leur vérité contre les forces de destruction. La lutte n'est inégale qu'en apparence. On pourra peut-être détruire ces hommes, mais on ne les prostituera plus. Dès cet instant, le mouvement est renversé, et le meurtre qui s'appuyait sur le mensonge ne s'appuie plus que sur lui-même. Le nihilisme, arrivé à son extrémité, se dévore lui-même et s'étrangle dans ses contradictions. Nous nous tenons à ce point, passé lequel ce sera la mort ou la résurrection. Je fais confiance à nos amis connus ou inconnus et à leur force de résistance. Je parie pour la renaissance. Après cela, je crains que nos querelles d'écrivains n'aient pas l'importance que vous dites, sinon sur la rive gauche, et dans nos amitiés personnelles. À la soirée de Pleyel, les écrivains dont vous parlez n'ont pas caché leurs différences qui éclataient parfois dans ce qu'ils disaient. Cela ne les a pas empêchés de se réunir. Ils seront forcés de se réunir à nouveau quand une chance concrète se présentera. Qu'importeront alors leurs différences ? On ne leur demande pas de s'aimer : ils ne sont pas si souvent aimables. On leur demande de maintenir. Et puis, c'est avec des différences qu'on crée un monde. Mais, naturellement, ce ne sont pas les écrivains qui créeront cette chance. Ils y contribueront pour une petite part, dans le meilleur des cas. Ne doutez pas, en tout cas, que mon livre veuille y contribuer.

P. B. Je souhaite vivement qu'une nouvelle réunion de ces hommes soit encore possible. Sinon de tous, du moins de la plupart. En tout cas, le souvenir des heures exaltantes de Pleyel me pousse à reposer l'éternel problème : « Que peuvent les intellectuels ? » Je crois devoir vous indiquer qu'il ne s'agit pas de savoir aujourd'hui ce qu'ils peuvent pour la révolution, par exemple, mais simplement pour aider les hommes de ce siècle à sortir de leur ornière.

A. C. Oui, que peuvent-ils ? D'abord se vaincre eux-mêmes, bien sûr. Les intellectuels n'ont tant d'importance aujourd'hui que parce que deux fois en cent cinquante années ils ont inspiré et, dans le deuxième cas, exécuté, une grande révolution. Sur des centaines de millions d'hommes règne aujourd'hui le gouvernement des philosophes dont la tradition occidentale a tant rêvé. Mais voilà, les philosophes n'ont pas la tête qu'on croyait. C'est que, pour régner, la philosophie a dû passer par la police, et, elle y a perdu un peu de son objectivité et de sa bienveillance. Les deux formes du nihilisme contemporain, bourgeois et révolutionnaire, ont été lancées par des intellectuels. Votre question revient donc à ceci « Le mal que les intellectuels (je dis bien les intellectuels et non les artistes) ont fait, peuvent-ils le défaire ? » Ma réponse est oui, mais à la condition : 1° qu'ils reconnaissent ce mal et le dénoncent ; 2° qu'ils ne mentent pas et sachent avouer ce qu'ils ignorent ; 3° qu'ils se refusent à dominer ; 4° qu'ils refusent, en toute occasion et quel que soit le prétexte, tout despotisme,

même provisoire. Sur ces bases, réunissez autant d'hommes que vous voudrez et quels que soient leurs noms. Je serai parmi eux.

10 Ajoutons qu'aucun accord n'est possible, ni même souhaitable, avec qui n'accepterait pas sans réserves une formule de ce genre : aucun des maux contre lesquels prétend lutter le totalitarisme n'est pire que le totalitarisme lui-même (décembre 1952).

P. B. Dans un article consacré à L'Homme révolté, publié après votre lettre-réponse aux allégations de Breton, M. Louis Pauwels suggérait que votre livre donnait bonne conscience à l'humanisme bourgeois. Que pensez-vous de cette curieuse accusation ?

A. C. Oui, j'ai lu cet article. Sans estime. Passons. L'auteur de cet article est sourcilieux, théoriquement au moins, en matière d'insoumission, et il m'a retiré, j'en ai peur, mon brevet de révolution. Bien sûr, il a un peu menti en même temps. C'est mentir en effet que de ne pas dire qu'un des thèmes essentiels de mon livre est la critique de la morale formelle qui est à la base de l'humanisme bourgeois. C'est mentir aussi que de passer sous silence, comme tout le monde d'ailleurs, ma référence explicite au syndicalisme libre. Car il existe heureusement une autre tradition révolutionnaire que celle de mon examinateur. C'est elle qui a inspiré mon essai et elle n'est pas encore morte puisqu'elle lutte toujours, pour ne donner qu'un exemple, dans les colonnes d'une revue qui s'appelle : La Révolution prolétarienne. Bien des gens dont vous avez parlé, et dont je comprends qu'ils se sentent seuls à la lecture de la presse parisienne, reprendraient un peu de confiance s'ils connaissaient cette courageuse revue ouvrière.

P. B. Avant d'en finir avec vos rapports passés et présents avec les uns et les autres, constatons aussi le silence de la presse communiste à propos de L'Homme révolté. Pas la moindre petite attaque, pas la plus légère insulte.

A. C. Peut-être est-ce un sujet qui n'intéresse pas la presse communiste ?

P. B. J'ai eu quelques rapides conversations avec quelques militants ou paramilitants. La plupart se refusaient à lire votre livre. Les autres lui infligeaient une telle analyse dite marxiste qu'on n'y pouvait rien comprendre, sinon qu'ils n'étaient pas d'accord et qu'ils ne voulaient l'être en aucune façon.

A. C. Mon livre met justement en cause des aspects importants de l'analyse marxiste. Avant de me l'appliquer, il faudrait donc faire justice de mes critiques. La bonne manière de les réfuter n'est pas de refuser de les lire. Ou sinon on me donne raison dans ce que je dis. J'ai essayé de montrer que la révolution du XXe siècle n'avait pas d'autre issue que de pousser son nihilisme jusqu'à la destruction universelle, ou de retrouver sa vraie fidélité. L'enjeu est assez important pour que je puisse paraphraser Epictète et dire : « Injurie, si tu y tiens, mais lis. » De toute façon, n'est-ce pas, cela vaudra mieux pour moi que d'être injurié sans être lu, comme cela s'est trouvé ?

P. B. Pour mieux justifier l'idée qu'ils se font de l'attitude, ou de l'esthétique, révolutionnaire, beaucoup d'intellectuels communistes se réclament de Saint-Just, certains de Sade ou de Choderlos. Ne vous semble-t-il pas étrange, dans ces conditions, de se réclamer de révoltés aussi flagrants ? D'ailleurs les mêmes prétendent également annexer Lautréamont, Rimbaud, voire Baudelaire (dont on se plaît à faire un technicien de la barricade). Peut-être existe-t-il, dans le marxisme traditionnel, une dialectique assez efficace et puissante pour expliquer que les grands révoltés de l'Histoire ou de la Littérature furent surtout des révolutionnaires.

A. C. – Le maître à penser de Baudelaire était Joseph de Maistre qui ne détestait rien autant que les barricades. Saint-Just défendait une morale formelle et légaliste qui devint celle de la bourgeoisie et qui est justement critiquée par Hegel et Marx. Quant à Lautréamont et à l'antimilitariste Rimbaud, un régime communiste se croirait obligé de les rééduquer. Ceux qui s'autorisent à de telles confusions sont des communistes de salon dont les tours seraient certainement divertissants s'il ne s'agissait de la liberté et du sang des hommes.

P. B. En ce qui concerne Sade, Rimbaud et Lautréamont, certains m'ont affirmé avoir eu, depuis longtemps, les mêmes idées que vous, mais n'avaient osé les formuler sous peine d'être regardés comme impies. Je vous transmets donc leur soulagement et leur satisfaction.

A. C. Oui, je sais... Nous sommes tous ainsi. Il est plus facile de monter à l'assaut du ciel que d'attaquer les petites divinités de la mode. Mais il faut bien dire un jour que le roi est nu. Du reste, c'est alors qu'on peut vraiment l'aimer. Le plus grand hommage qu'on puisse rendre à ces créateurs est de refuser leur canonisation. Lautréamont et surtout Rimbaud ne m'ont jamais paru plus grands que dans leur solitude et leur vérité, nettoyés des mythes dont on les farde.

P. B. Dans bien des textes, plus particulièrement dans ce que j'appelle votre « journalisme moral », vous récusez souvent la logique. Mais ne pensez-vous pas que la logique est atteinte en ce moment du mal des hommes et qu'un jour viendra où, le mal étant conjuré, la logique méritera à nouveau des lettres de noblesse ? Sinon, il me semble qu'on aboutira à la condamnation pure et simple de la plupart des philosophies.

A. C. Ce n'est pas la logique que je réfute, mais l'idéologie qui substitue à la réalité vivante une succession logique de raisonnements. Les philosophies, traditionnellement, essaient d'expliquer le monde, non de lui imposer une loi ce qui est le propre des religions et des idéologies.

P. B. Depuis quelques années, on reparle beaucoup de l'héroïsme dans les milieux spirituels. Votre goût de la morale, j'en suis sûr, doit vous pousser à voir là un nouvel humanisme.

A. C. Je ne suis pas humaniste. Du moins au sens où on l'entend. Quant à l'héroïsme, je demande à choisir. On n'est pas justifié par n'importe quel héroïsme, ni par n'importe quel amour.

P. B. Est-ce que la fidélité n'appartient pas également à cet humanisme possible ?

A. C. La fidélité, non plus, n'est pas une valeur en soi. Les S. S. aussi étaient fidèles à leurs maîtres.

P. B. Sans doute. Mais il est vrai que le sentiment de fidélité s'exerce pour le meilleur et pour le pire. Dans l'absolu, et en dehors de tout exemple, ne pensez-vous pas que la fidélité justifie l'homme ?

A. C. Oui, dans le silence et quand il s'agit de cette fidélité qui sert la vie et le bonheur et non de celle qui se sert de la mort et de la servitude. Sans doute, l'une des dernières questions que puisse se poser l'homme pour sa justification est-elle : « Ai-je été fidèle ? » Mais cette question n'a aucun sens si elle ne signifie pas d'abord : « N'ai-je rien dégradé en moi et dans les autres ? »

P. B. Vos origines méditerranéennes, vos sources spirituelles vous ont valu d'être parfois accusé de régionalisme. Il est certain qu'entre les deux mythes sentimentaux, Nord et Midi, le cœur des penseurs a toujours balancé.

A. C. Mon cœur ne balance pas. Mais je n'ai pas dit, dans ma conclusion, que la solution de toutes choses se trouve près de la Méditerranée. J'ai dit seulement que, depuis cent cinquante ans, l'idéologie européenne s'était constituée contre les notions de nature et de beauté (par conséquent de limite), qui ont été, au contraire, au centre de la pensée méditerranéenne. J'ai dit que du même coup un équilibre s'était rompu, que l'Europe n'avait jamais été que dans cette lutte entre midi et minuit et qu'une civilisation vivante ne pourrait pas se constituer en dehors de cette tension, c'est-à-dire sans cette tradition méditerranéenne négligée depuis si longtemps. C'est tout. Je trouve qu'il y a dans ce diagnostic beaucoup de prudence, un peu trop même à mon goût. Des rives d'Afrique où je suis né, la distance aidant, on voit mieux le visage de l'Europe et on sait qu'il n'est pas beau. Mais du moins ne faut-il pas me faire dire le contraire de ce que j'ai dit.

P. B. Donnez-vous un jour une suite à L'Homme révolté ? Ou bien serez-vous amené à certains remaniements ?

A. C. Peut-être lui donnerai-je une suite. Mais pourquoi des remaniements ? Je ne suis pas un philosophe et je n'ai jamais prétendu l'être. L'Homme révolté n'est pas une étude qui se voudrait exhaustive de la révolte et qu'il me faudrait donc compléter et rectifier. Je sais tout ce qui lui manque à cet égard, dans l'information et dans la réflexion. Mais j'ai voulu seulement retracer une expérience, la mienne, dont je sais aussi qu'elle est celle de beaucoup d'autres. À certains égards, ce livre est une confidence, la seule sorte de confidence, du moins, dont je sois capable, et que j'ai mis quatre ans à formuler avec les scrupules et les nuances qui s'imposaient. Je ne crois pas, en ce qui me concerne, aux livres isolés. Chez certains écrivains, il me semble que leurs œuvres forment un tout où chacune s'éclaire par les autres, et où toutes se regardent.

ÉPURATION DES PURS

Cette lettre répond à un article de M. Marcel Mord paru dans Dieu vivant. Paris, le 28 mai 1952.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article sur L'Homme révolté et je vous en remercie.

Je ne répondrai pas ici au détail de cette étude qui m'a paru parfois indiscutable, d'autres fois un peu audacieuse dans ses raisonnements. J'aurais sans doute beaucoup à dire sur le refus de la métaphysique que vous décelez dans mon livre, sur votre analyse de la terreur, et même sur les rapports de l'hellénisme et du christianisme, tels que vous les présentez dans votre critique de l'hérésie gnostique. Mais j'éprouve toujours un peu d'embarras quand je m'adresse à des philosophes chrétiens, dans la mesure où ils m'opposent généralement ce que la foi, dans son expérience, a d'incommunicable, et où ils me dénie, par voie de conséquence, une connaissance suffisante du christianisme lui-même, malgré mes efforts pour étudier ses doctrines et son histoire. Vous n'avez pas manqué de le faire, et il me semble que, dès lors, il est bien difficile de vous opposer des arguments de raison, puisqu'à n'importe quel moment vous pouvez désigner la limite où ma compétence s'arrête et où mes raisons s'évaporent.

C'est pourquoi je me bornerai à vous poser une question touchant à l'essentiel de votre argumentation. Vous m'attribuez une sympathie (dont vous soupçonnez, je ne sais pourquoi, Simone Weil d'être responsable) pour ce que j'appellerai les formes perfectionnistes du christianisme : gnostiques, cathares et jansénistes. Vous soulignez ensuite les dangers propres à ces

théologies de la pureté en vous appuyant sur les conséquences, visibles dans l'histoire, des politiques puristes. J'ai moi-même dans L'Homme révolté indiqué cette trop grammaticale logique qui pousse les purs à l'épuration. À ces hérésies, en tout cas, vous opposez l'Église, qui se serait toujours définie comme le corps vivant de la médiation et qui place la charité au-dessus de l'épuration.

Je ne crois pas être cathare et, pour tout dire, malgré l'intérêt historique qui s'attache à la querelle des Albigeois, cet épisode me paraît bien lointain pour m'aider à me définir. C'est pourtant à son propos que je vous poserai une question : votre raisonnement une fois admis, comment donc expliquer qu'à l'occasion de l'hérésie albigeoise, justement, ce soit l'Église, comme vous le reconnaissez, qui ait créé de toutes pièces l'Inquisition, modèle des polices terroristes, et que ce soit au contraire les Albigeois, malgré leur agaçante fureur de pureté, qui aient été sauvagement épurés et massacrés ? Comment expliquer aussi que ni les gnostiques ni les jansénistes n'aient été parmi les épurateurs, comme en témoigne aujourd'hui encore, pour les derniers d'entre eux, le vallon étrangement désolé de Port-Royal ? N'y a-t-il pas dans ces simples faits une indication au moins, que le mot pureté peut avoir plusieurs sens (et même dans l'univers du révolté), que le perfectionnisme des cathares risque ainsi d'être différent du purisme des politiques, que, de même, l'Église a pu être médiatrice dans ses affirmations et fâcheusement démesurée dans ses actions, et qu'enfin votre interprétation des hérésies chrétiennes d'une part, et du christianisme historique de l'autre, est elle-même un peu trop manichéenne ?

Croyez, Monsieur le Directeur, à mes sentiments bien sincères.

RÉVOLTE ET POLICE

Un article de Pierre Hervé, paru dans la Nouvelle Critique, avait été aussitôt loué par L'Observateur, sous la signature de Pierre Lebar. L'article de la Nouvelle Critique reprenait les insultes traditionnelles des communistes, auxquelles, après quelques tentatives, j'ai renoncé à répondre. Il m'a paru au contraire que l'approbation de L'Observateur était un élément nouveau, et plus surprenant. D'où cette lettre, parue en juin 1952.

Monsieur,

Après avoir médité pendant sept mois, La Nouvelle Critique publie sur mon livre, L'Homme révolté, une étude dont j'ai pu lire, dans votre hebdomadaire, qu'elle était belle. Votre appréciation m'a donné la curiosité de me reporter à cette étude, bien qu'elle fût signée de M. Pierre Hervé. Et ce que j'y ai lu m'a paru d'une telle nature que je me sens obligé de commenter au moins votre adjectif.

Je suppose d'abord que L'Observateur n'a pas voulu dire que cette étude était belle par le style. Il y a, en effet, de consternantes évidences contre lesquelles on ne peut rien. Doit-on l'admirer au moins pour son information et son érudition ? Vous avez sûrement remarqué, pour ne prendre qu'un exemple, que M. Hervé confond Albert Sorel et Georges Sorel et attribue généreusement à Albert ce qui revenait à Georges. Après cela, le même homme, dans le même article, se juge assez qualifié pour appeler Einstein, Bohr, Heisenberg et quelques autres, des « théoriciens rétrogrades de la physique ». M. Hervé, lui, n'est pas rétrograde et peut aller de l'avant son bagage est léger.

Est-ce au moins la puissance dialectique de M. Hervé qui a convaincu votre collaborateur ? J'avoue avoir été le premier surpris de voir ce marxiste, ayant à discuter dans la revue la plus avancée de son parti, une thèse sur Marx, ne trouver aucun, je dis bien aucun argument, ni d'ailleurs aucun texte à opposer à la thèse qu'il veut combattre. Cent ans après Marx, par une vertigineuse décadence, la dialectique, avec M. Hervé et ses amis, a cessé d'être un art de raisonner pour devenir un art d'affirmer ou de nier, à tort et à travers. C'est ainsi qu'on affirme imprudemment que je ne m'intéresse pas aux victimes du colonialisme, malgré des centaines de pages, que je tiens à votre disposition, et qui prouvent que, depuis vingt ans, même lorsque M. Hervé et ses amis l'abandonnaient pour des raisons de tactique, je n'ai jamais mené réellement d'autre lutte politique que celle-là. C'est ainsi encore que je suis coupable, toujours selon M. Hervé, d'indulgence envers Hiroshima, ce qui constitue aussi une affirmation aventurée. Le 8 août 1945 c'est-à-dire le jour qui suivit Hiroshima, j'écrivais, en effet, dans Combat, sans attendre Stockholm : « La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. » Que disaient, dans leurs journaux, M. Hervé et ses amis ? Ils se réjouissaient, avec la presse qu'ils appellent bourgeoise, de cette victoire sans bavures. Je pourrais poursuivre cette démonstration et le ferai si on m'y pousse. Mais vous me concédez déjà que M. Hervé ment comme il raisonne : au hasard.

Je ne vois donc plus où pourrait se réfugier la beauté de cette étude sinon dans sa conclusion, qui en est, à vrai dire, la partie la plus importante. La concordance de cette conclusion avec l'ignoble article publié dans L'Humanité, sur le même sujet, par Victor Leduc, prouve en effet, que tout le pensum de M. Hervé n'a été bâclé que pour en venir là. Et il me semble que c'est bien sur ce point que votre collaborateur, puisqu'il tenait à se prononcer, devait le faire.

De quoi s'agit-il ? J'ai dit une fois de plus, dans mon livre, mon admiration pour les révolutionnaires russes de 1905. Écrivant sur la violence et le meurtre, j'ai essayé

de définir la limite où le meurtre devait s'arrêter. L'exemple de Kaliayev et de ses camarades m'a amené à conclure qu'on ne pouvait tuer qu'à la condition de mourir soi-même, que nul n'avait le droit d'attenter à l'existence d'un être sans accepter immédiatement sa propre disparition et qu'enfin, dans tous les cas où on se laissait entraîner à cette limite extrême, il fallait payer une vie par une vie. Exception faite pour la non-violence absolue, dont je ne crois pas que M. Hervé fasse un article de foi, on ne peut imaginer de position plus intransigeante quant au respect dû à toute vie. M. Hervé et son collègue de tribunal, qui ont leurs raisons, font mine d'en tirer que j'exalte le terrorisme systématique et, par voie de conséquence, que j'admets les attentats contre les chefs soviétiques en particulier et quelques millions de communistes en général. Entretemps, ils m'attribuent cyniquement l'idée qu'il faut faire la guerre à l'U.R.S.S., comme s'ils avaient oublié ce temps, en somme assez récent, où, avant leur subite illumination par l'esprit de paix, ils n'avaient pas assez d'insultes et de railleries pour mon pacifisme. Pour finir, Leduc insinue que mon livre a été payé par les Américains.

Je ne discuterai même pas ces thèses répugnantes. À peine rappellerai-je que, d'une certaine manière, mon livre a été écrit pour que même des Hervé ou des Leduc soient préservés dans leur vie et gardent toujours la possibilité d'insulter les autres et de se juger eux-mêmes. Mais je ne puis pas ne pas comprendre que ce qui m'est signifié clairement à l'avance, en même temps qu'à quelques autres, ce sont les motifs d'inculpation particuliers du procès général dont Hervé et Leduc rêvent, comme d'autres rêvent de se retirer à la campagne. La critique de M. Hervé, que vous avez trouvée belle, s'appuie d'abord sur la police et les tribunaux d'exception. Et, bien que la tactique de ces intimidations n'ait pas d'effet sur moi, bien que je sois d'avis que la hideuse nostalgie de ces intellectuels a des chances sérieuses de rester longtemps inassouvie, la chose est assez significative, le symptôme assez grave, cependant, pour que j'aie une question à poser à L'Observateur.

Cette question, la voici : pensez-vous vraiment qu'une étude qui finit par un chantage policier et une menace aussi peu déguisée puisse encore être belle, sinon de cette beauté dont parlent certains médecins lorsqu'ils se réjouissent d'avoir rencontré un beau cancer et une superbe leucémie ? Revenait-il, en tout cas à L'Observateur de l'approuver, ne fût-ce que d'un mot et même en ajoutant qu'il s'agissait plutôt d'un pamphlet ? Je ne sais quelle sera votre réponse. J'espère seulement qu'elle ne minimisera pas le problème. Mais je ne m'estimerai pas si, en cette circonstance, qui me dépasse de beaucoup et qui intéresse tous les écrivains libres, je ne vous disais pas tout droit ce que je pense.

Vous vous refusez ordinairement à faire la différence entre, par exemple, le colonialisme et la dictature stalinienne. Vous avez raison. D'une manière générale, devant l'énormité de la partie aujourd'hui engagée, on a le droit d'hésiter, de peser le pour et le contre, et d'examiner les arguments de chacun. Ce sont là des choses que vous n'aurez pas à m'apprendre, ni que cette sorte de scrupules est un déchirement plus qu'un confort. Mais vous ne pouvez rester dans cette position critique, en face de tout ce qui prétend aujourd'hui nous mobiliser, qu'en vous appuyant sur une valeur que vous devez défendre contre tout le monde, sans exception. Ou sinon, votre apparente intransigeance n'est qu'une complicité embarrassée. Par malheur, une limite vient toujours où la valeur dont je parle est mise en cause et doit être défendue. Dans la circonstance qui fait l'objet de cette lettre, vous êtes à la limite et vous auriez dû défendre cette valeur. La preuve en est que ce n'est pas entre colonialisme et tyrannie que, sans vous en douter peut-être, vous vous êtes alors refusé à choisir, mais finalement entre les chiens de garde et les hommes libres, la gauche policière et la gauche libre. C'est ce qui m'étonne et qui m'indigne, non pour moi, qui ai l'habitude d'être seul, mais pour la cause que parfois vous prétendez défendre.

Voilà pourquoi je voudrais, sur cette limite exacte, et pour l'amour de la clarté, obtenir seulement de vous que vous retiriez l'adjectif appliqué, par mégarde, j'en suis sûr, à ce méprisable écrit. Il me semble que cela vous donnera l'occasion, à très peu de frais, et sans rien changer à vos positions, de dire nettement que vous faites la différence entre ceux qui mentent, insultent et hurlent à la mort, et ceux qui cherchent péniblement la vérité de leur temps et la liberté de tous. Car si vous ne le faisiez pas, comment les hommes qui me ressemblent pourraient-ils, désormais, vous écouter et vous suivre, incapables qu'ils sont, eux aussi, de faire la différence entre le procureur sous sa belle robe et celui qui annonce que la cour va entrer et qu'il convient de se lever ?

Mais je ne veux pas douter de votre réponse 14.

14 J'avais tort (décembre 1952).

RÉVOLTE ET ROMANTISME

Mai 1952. Lettre au Libéraire en réponse à une série d'articles de Gaston Leval, parus dans ce journal.

Monsieur le rédacteur en chef,

Puisque vous me proposez de répondre aux articles de Gaston Leval, je le ferai aussi brièvement que possible. La fin de l'étude de Leval m'en redonne d'ailleurs le goût que son début m'avait ôté. Mais je le ferai sans aucune intention de polémique. Je rends tout à fait justice aux intentions de Leval et je lui donne raison sur plusieurs points. S'il veut bien, à son tour, examiner mes arguments sans parti pris, il comprendra que je puisse dire qu'en gros je suis d'accord avec le fond de ses articles. Ils m'ont, en somme, plus instruit que contredit.

Vous remarquerez d'abord que mon passage sur Bakounine occupe quatre pages et demie d'un livre qui en comporte près de quatre cents. C'est assez dire qu'on ne pouvait pas me prêter l'intention d'écrire une étude complète sur Bakounine; mais seulement de choisir chez lui comme chez beaucoup d'autres une référence au raisonnement que je poursuivais. Mon projet dans L'Homme révolté a été constant : étudier une contradiction propre à la pensée révoltée et en rechercher le dépassement. En ce qui concerne Bakounine, j'ai seulement montré chez lui les signes de cette contradiction comme je l'ai fait au cours de mon ouvrage pour les penseurs les plus divers. Toute la question est donc de savoir si cette contradiction peut se trouver chez Bakounine. Je maintiens qu'elle s'y trouve. Leval peut penser que je n'ai pas mis assez en valeur l'aspect positif de la pensée bakouninienne (encore qu'il doive remarquer, pour s'aider à le comprendre, qu'il ne lui a pas fallu moins d'une cinquantaine de pages pour n'apporter qu'un petit nombre de précisions sur ce sujet). Du moins, il n'a jamais songé à nier que les textes proprement nihilistes et immoralistes existent. Qu'on les trouve au début et au milieu de la vie de Bakounine prouve seulement qu'il s'agit d'une tentation constante chez notre auteur. Et je ne crois pas qu'on puisse dire avec Leval que ces pensées aient eu seulement une destinée littéraire. Je tiens pour un fait la filiation de Netchaïev au bolchevisme, et pour un autre fait la collaboration de Bakounine et de Netchaïev, que Leval ne nie d'ailleurs pas. Mais cela ne signifie nullement, et ici il me faut protester contre l'interprétation de Leval, que je présente Bakounine comme un des pères du communisme russe. Au contraire, j'ai deux fois en quatre pages, et nettement, dit que Bakounine s'était opposé en toutes circonstances au socialisme autoritaire. Je n'ai noté les faits dont je parle que pour souligner une fois de plus la nostalgie nihiliste propre à toute conscience révoltée. C'est pourquoi, lorsque Leval me cite longuement les pensées positives et fécondes de Bakounine, je l'approuve tout à fait : Bakounine est un des deux ou trois hommes que la vraie révolte puisse opposer à Marx dans le XIXe siècle. J'estime seulement que par ces citations Leval va dans mon sens, en rendant plus criante la contradiction qui m'intéresse chez Bakounine comme chez les autres.

Essayons maintenant d'aller plus loin. Le nihilisme qu'on peut déceler chez Bakounine et chez d'autres a eu une utilité passagère. Mais, aujourd'hui, et vous autres libertaires de 1950 le savez bien, nous ne pouvons plus nous passer de valeurs positives. Où les trouverons-nous ? La morale bourgeoise nous indigne par son hypocrisie et sa médiocrité cruaute. Le cynisme politique qui règne sur une grande partie du mouvement révolutionnaire nous répugne. Quant à la gauche dite indépendante, en réalité fascinée par la puissance du communisme et engluée dans un marxisme honteux de lui-même, elle a déjà démissionné. Nous devons alors trouver en nous-mêmes, au cœur de notre expérience, c'est-à-dire à l'intérieur de la pensée révoltée, les valeurs dont nous avons besoin. Si nous ne les trouvons pas, le monde coulera, et ce n'est peut-être que justice, mais nous nous serons écroulés avant lui, et ce sera infamie. Nous n'avons donc pas d'autre issue que d'étudier la contradiction où s'est débattue la pensée révoltée, entre le nihilisme et l'aspiration à un ordre vivant, et de la dépasser dans ce qu'elle a de positif. Je n'ai mis l'accent avec tant d'insistance sur l'aspect négatif de cette pensée que dans l'espoir que nous pourrions alors en guérir, tout en gardant le bon usage de la maladie.

On comprend maintenant que j'aie été tenté, en ce qui concerne Bakounine, de mettre un accent grave sur ses déclarations nihilistes. Ce n'est pas que j'aie manqué d'admiration pour ce prodigieux personnage. J'en manquais si peu que la conclusion de mon livre se réfère expressément aux fédérations française, jurassienne et espagnole de la Ve Internationale, qui étaient en partie bakouninistes. J'en manque si peu que je suis persuadé que sa pensée peut utilement féconder une pensée libertaire renouée et s'incarner dès maintenant dans un mouvement dont les militants de la C.N.T. et du syndicalisme libre, en France et en Italie, attestent en même temps la permanence et la vigueur.

Mais c'est à cause de cet avenir dont l'importance est incalculable, c'est parce que Bakounine est vivant en moi comme il l'est dans notre temps que je n'ai pas hésité à mettre au premier plan les préjugés nihilistes qu'il partageait avec son époque. Ce faisant, il me semble, malgré Leval, que j'ai finalement rendu service au courant de pensée dont Bakounine est le grand représentant. Cet infatigable révolutionnaire savait lui-même que la vraie réflexion va sans cesse de l'avant et qu'elle meurt à s'arrêter, fût-ce dans un fauteuil, une tour ou une chapelle. Il savait que nous ne devons jamais garder que le meilleur de ceux qui nous ont précédés. Le plus grand hommage, en effet, que nous puissions leur rendre consiste à les continuer et non à les consacrer : c'est par la déification de Marx que le marxisme a péri. La pensée libertaire, à mon sens, ne court pas ce risque. Elle a, en effet, une fécondité toute prête à condition de se détourner sans équivoque de tout ce qui, en elle-même et aujourd'hui encore, reste attaché à un romantisme nihiliste qui ne peut mener nulle part. C'est ce romantisme que j'ai critiqué, il est vrai, et Je continuerai de le critiquer, mais c'est cette fécondité qu'ainsi j'ai voulu servir.

J'ajouterai seulement que je l'ai fait en connaissance de cause. La seule phrase de Leval qui risquait, venant d'un libertaire, de me rendre amer, est en effet celle où il écrit que je m'érige en censeur de tous. Si L'Homme révolté, pourtant, juge quelqu'un, c'est d'abord son auteur. Tous ceux pour qui les problèmes agités dans ce livre ne sont pas seulement rhétorique ont compris que j'analysais une contradiction qui avait d'abord été la mienne. Les pensées dont je parle m'ont nourri et j'ai voulu les continuer en les débarrassant de ce qui, en elles, les empêchait, selon moi, d'avancer. Je ne suis pas un philosophe, en effet, et je ne sais parler que de ce que j'ai vécu. J'ai vécu le

nihilisme, la contradiction, la violence et le vertige de la destruction. Mais, dans le même temps, j'ai salué le pouvoir de créer et l'honneur de vivre. Rien ne m'autorise à juger de haut une époque dont je suis tout à fait solidaire. Je la juge de l'intérieur, me confondant avec elle. Mais je garde le droit de dire ce que je sais désormais sur moi et sur les autres, à la seule condition que ce ne soit pas pour ajouter à l'insupportable malheur du monde, mais seulement pour désigner, dans les murs obscurs contre lesquels nous tâtonnons, les places encore invisibles où des portes peuvent s'ouvrir. Oui, je garde le droit de dire ce que je sais, et je le dirai. Je ne m'intéresse qu'à la renaissance.

La seule passion qui anime L'Homme révolté est justement celle de la renaissance. En ce qui vous concerne, vous gardez le droit de penser, et de dire, que j'ai échoué dans mon propos et qu'en particulier je n'ai pas servi la pensée libertaire dont je crois pourtant que la société de demain ne pourra se passer. J'ai cependant la certitude qu'on reconnaîtra, lorsque le vain bruit qu'on fait autour de ce livre sera éteint, qu'il a contribué, malgré ses défauts, à rendre plus efficace cette pensée et du même coup à affermir l'espoir, et la chance, des derniers hommes libres.

P.S. En ce qui concerne la science, je donne raison à Leval. Ce n'est pas exactement contre la science que Bakounine s'élevait avec beaucoup de perspicacité, mais contre le gouvernement des savants. J'aurais dû ajouter cette nuance appréciable et le ferai dans la prochaine édition.

RÉVOLTE ET SERVITUDE

Lettre adressée aux Temps modernes, le 30 juin 1952, sur la foi d'une invitation à répondre que m'avait fait son directeur, au moment de faire paraître l'article auquel je réponds ici.

Monsieur le Directeur,

Je prendrai prétexte de l'article que, sous un titre ironique, votre revue m'a consacré, pour soumettre à vos lecteurs quelques observations touchant la méthode intellectuelle et l'attitude dont cet article témoigne. Cette attitude dont vous ne refusez pas, j'en suis sûr, d'être solidaire, m'intéresse plus en effet que l'article lui-même dont la faiblesse m'a surpris. Obligé de m'y référer constamment, je ne le ferai donc qu'après avoir précisé que je ne le considère pas comme une étude, mais plutôt comme un objet d'étude, je veux dire un symptôme. Je m'excuse enfin de devoir être aussi long que vous l'avez été. J'essaierai seulement d'être plus clair.

Mon premier effort sera de montrer quelle peut être l'intention réelle de votre collaborateur lorsqu'il pratique l'omission, travestit la thèse du livre qu'il se propose de critiquer et fabrique à son auteur une imaginaire biographie. Une question qui n'est secondaire qu'en apparence peut déjà nous mettre sur la voie d'une interprétation. Elle touche au bon accueil qui aurait été fait à mon livre par la presse de droite. La chose, en soi, ne m'aurait affligé que modérément. On ne décide pas de la vérité d'une pensée selon qu'elle est à droite ou à gauche et moins encore selon ce que la droite et la gauche décident d'en faire. À ce compte, Descartes serait stalinien et Pégyu bénirait M. Pinay. Si, enfin, la vérité me paraissait à droite, j'y serais. C'est dire que je ne partage pas vos inquiétudes (ni celles d'Esprit) à ce sujet. Mais, de plus, ces inquiétudes me paraissent prématurées. Quelle a été en effet l'attitude de la presse dite de droite ? Pour citer une feuille qui se tient résolument au-dessous des classifications politiques, j'ai été honoré d'une ration d'injures dans Rivarol. Du côté de la droite classique, La Table Ronde, sous la signature de M. Claude Mauriac, a eu de graves réserves à faire tant sur mon livre que sur la hauteur de mon caractère (il est vrai que je n'ai jamais couvert de mon nom l'ignoble article dont vous vous souvenez et qui parut dans Liberté de l'Esprit sous la direction du même Claude Mauriac. L'eussé-je fait par mégarde que, voyez ma superbe, je m'en serais aussitôt et publiquement excusé). Liberté de l'Esprit, justement (mais il s'agit, il est vrai, de la droite non classique), ne m'a pas bien traité, consentant seulement, cette fois-ci, à ne pas faire allusion, pour en tirer l'avantage, à l'état supposé de mon système respiratoire. Ces trois exemples suffisent au moins à infirmer la thèse reprise par votre collaborateur. Il reste que mon livre a été parfois loué par les chroniqueurs littéraires des journaux dits bourgeois. Assurément, je sens ici toute ma honte. Mais enfin les mêmes journaux ont souvent salué les livres des auteurs des Temps modernes sans qu'on accuse ces derniers de prendre leur petit déjeuner avec M. Villiers. Dans la société où nous vivons tous, et dans l'état actuel de la presse, aucune œuvre de moi ne pourra jamais obtenir l'agrément de votre collaborateur, je le crains, à moins d'être reçue par une bordée d'injures ou une condamnation prononcée à l'unanimité. À vrai dire, cela m'est arrivé, et je ne sache pas que mon censeur d'aujourd'hui ait alors crié son admiration.

Quand il me plaint de recevoir le pavé de l'ours, serions-nous donc dans la frivolité ? Non, car cette attitude même est significative. En réalité, votre collaborateur ne peut s'empêcher de penser qu'il n'y a pas de frontière précise entre l'homme de droite et le critique du marxisme dogmatique. Selon lui, ils se touchent au moins par quelque côté, où une sinistre confusion s'opère alors. Qui n'est pas marxiste, franchement ou honteusement, s'achemine ou s'endurcit à droite, voilà le premier présupposé, conscient ou non, de la méthode intellectuelle qui fait le sujet de cette lettre. Un tel axiome ne peut s'accommoder de la position nette que L'Homme révolté prend à l'égard du marxisme et c'est là d'abord ce que votre collaborateur vise dans mon livre. Il fallait donc dévaloriser cette position en montrant que, confirmant l'axiome,

elle mène aux enfers réactionnaires, si même elle n'en provient pas. Comme il est malaisé, et plus particulièrement aux rédacteurs des Temps modernes, de le dire en face de moi, on commence déjà par s'inquiéter de mes fréquentations, même involontaires.

Si cette interprétation est correcte, elle permet de comprendre une grande part de votre article. Ne pouvant en effet me classer encore à droite, on pourra au moins montrer par l'examen de mon style ou l'étude de mon livre que mon attitude est irréaliste, antihistorique et inefficace. On appliquera ensuite la méthode d'autorité, qui me paraît faire fureur chez les écrivains de la liberté, pour montrer que, selon Hegel et Marx, cette attitude sert objectivement la réaction. Simplement, comme le livre et son auteur s'opposent en même temps à cette démonstration, votre collaborateur a courageusement refait mon livre et ma biographie. Accessoirement, comme il est bien difficile de trouver, aujourd'hui, dans mon attitude publique, des arguments en faveur de sa thèse, il s'est replié, pour avoir raison un jour, sur un avenir qu'il m'a fabriqué de toutes pièces et qui me ferme la bouche. Essayons de suivre dans le détail cette intéressante méthode.

D'abord le style. Votre article y voit, trop généreusement, une « réussite à peu près parfaite », mais aussitôt le déplore. Esprit se chagrinerait déjà de ce style et suggérerait avec moins de précautions que L'Homme révolté avait pu séduire les esprits de droite par le « bonheur » de ses cadences. Je relèverai à peine ce qu'il y a de désobligeant pour les écrivains du progrès à laisser entendre que le beau style est de droite et que les hommes de gauche se doivent, par vertu révolutionnaire, d'écrire le baragouin et le jargon. Je préfère noter d'abord que je ne suis nullement de l'avis de votre collaborateur. Je ne suis pas sûr quant à moi que L'Homme révolté soit bien écrit, mais je voudrais qu'il le fût. J'irai même jusqu'à dire que, s'il est vrai que mes pensées sont inconstantes, autant les bien écrire pour limiter les dégâts. Supposons en effet qu'on ait à lire des pensées confuses en style consternant, voyez l'exil ! Mais en vérité votre collaborateur ne se soucie pas réellement de mon style, ni du sien, et sa constante intention est bien claire. Il se sert en effet de ma propre analyse de l'art formel et de l'art réaliste. Mais il la retourne contre moi. Il me faut dire cependant que ma critique de l'art formel touchait, selon la plus stricte des définitions, aux œuvres qui sont de pures recherches de forme et où le sujet n'est qu'un prétexte. Il me paraît difficile de l'appliquer, sans une remarquable effronterie, à un livre qui a pour sujet exclusif la révolte et la terreur dans notre temps. Mais quoi, il fallait prévoir une objection possible : que mon livre se plaçait directement au milieu de l'histoire actuelle pour y élever une protestation, et qu'il était donc, même de modeste manière, un acte. Votre article répond d'avance qu'il y a en effet protestation, mais qu'elle est « trop belle et trop souveraine » et qu'en tout cas mon style a l'immense défaut de ne présenter aucune « bavure d'existence » (sic). Comprenons que bien écrire (ou du moins ce que votre collaborateur appelle ainsi) revient à se priver d'existence, même sous la forme de bavures, à s'éloigner de la vie dont seule rapproche la faute de syntaxe qui est la marque de la vraie passion, et à s'isoler loin des misères humaines dans une île de froideur et de pureté. On voit donc que cet argument vise déjà, selon ce que j'ai dit, à m'exiler de toute réalité. Par mon style qui est de l'homme même, me voilà malgré moi renvoyé dans la tour d'ivoire d'où les rêveurs de mon genre contemplant sans réagir les inexpiables crimes de la bourgeoisie.

La même opération est ensuite effectuée sur le livre lui-même dont on va essayer, contre toute évidence, de faire un manuel antihistorique et le catéchisme des abstentionnistes. On utilisera alors les écrits canoniques (je veux dire Hegel et Marx) pour montrer que, malgré ma critique poussée de la morale formelle propre à la bourgeoisie, cet irréalisme sert en réalité la pensée réactionnaire. Le premier obstacle à cette démonstration est l'œuvre qui a précédé L'Homme révolté. Il est difficile d'accuser de « transcendantalisme » une Œuvre qui, bonne ou mauvaise, tient à notre histoire de fort près. Votre article démontre donc que cette œuvre tendait déjà à se hisser dans les nues et que L'Homme révolté vient seulement couronner, au milieu d'un chœur inefficace d'anges anarchistes, cette coupable et irrésistible ascension. Naturellement, le meilleur moyen de trouver cette tendance dans mon œuvre est encore de l'y mettre. Votre article dira donc qu'alors que L'Étranger était raconté par une « subjectivité concrète » (je m'excuse de ce langage), les événements de La Peste sont vus par une « subjectivité hors-situation » qui « ne les vit pas elle-même et se borne à les contempler ». N'importe quel lecteur, même distrait, de La Peste, à la seule condition qu'il veuille bien lire le livre jusqu'au bout, sait pourtant que le narrateur est le docteur Rieux, héros du livre et qui est plutôt payé pour connaître ce dont il parle. Sous la forme d'une chronique objective écrite à la troisième personne, La Peste est une confession et tout y est calculé pour que cette confession soit d'autant plus entière que le récit en est plus indiscret. Naturellement, on peut appeler dégageant cette pudeur, mais ce serait supposer alors que l'obscénité est la seule preuve de l'amour. L'Étranger, au contraire, sous la forme d'un récit à la première personne, est un exercice d'objectivité et de détachement, comme, après tout, son titre l'indique. Votre collaborateur est d'ailleurs si peu persuadé de la légitimité de sa thèse 17 que, dans le même passage, il attribue aux personnages de La Peste ce qu'il appelle dédaigneusement une morale de Croix-Rouge, oubliant de nous expliquer comment ces malheureux peuvent mettre en pratique une morale de Croix-Rouge par le seul exercice de la contemplation. On peut trouver certainement que l'idéal de cette estimable organisation manque de panache (enfin, on peut le trouver dans une salle de rédaction bien chauffée), mais on ne peut lui refuser de reposer, d'une part, sur un certain nombre de valeurs et de préférer, d'autre part, une certaine forme d'action à la simple contemplation. Mais pourquoi insister sur cette prodigieuse confusion intellectuelle ? Après tout, aucun lecteur, sauf dans votre revue, n'aura

l'idée de contester que, s'il y a évolution de L'Étranger à La Peste, elle s'est faite dans le sens de la solidarité et de la participation. Dire le contraire, c'est mentir ou rêver. Mais comment faire autrement pour prouver contre toute réalité que je suis détaché de la réalité et de l'histoire ?

17 Son article, aussi bien, multiplie curieusement les embarras. Il « n'est pas sûr que », « il ne peut se défendre de penser », (« il parvient mal à se dégager » de telle interprétation, « il n'arrive pas à se rassurer », etc.

Partant ainsi d'une hypothèse entièrement fautive, mais commode, sur le contexte d'une Oeuvre, votre collaborateur passe enfin à L'Homme révolté. Il serait plus juste de dire qu'il le fait passer à lui. Il s'est en effet énergiquement refusé à discuter les thèses centrales qu'on peut trouver dans l'ouvrage : la définition d'une limite mise au jour par le mouvement même de la révolte, la critique du nihilisme posthégélien et de la prophétie marxiste, l'analyse des contradictions dialectiques devant la fin de l'histoire, la critique de la notion de culpabilité objective, etc. En revanche, il a discuté à fond une thèse qui ne s'y trouvait pas.

Prenant d'abord prétexte de ma méthode, il affirme que je refuse tout rôle à l'économique et à l'historique 18 dans la genèse des révolutions. En vérité, je ne suis ni assez bête ni assez inculte pour cela. Si, dans un ouvrage, j'étudiais exclusivement l'influence du comique grec sur le génie de Molière, cela ne signifierait pas que je nie les sources italiennes de son œuvre. J'ai entrepris avec L'Homme révolté une étude de l'aspect idéologique des révolutions. Ce n'était pas seulement mon droit le plus strict; peut-être y avait-il aussi quelque urgence à le faire dans un temps où l'économie est notre tarte à la crème et où des centaines de volumes et de publications attirent l'attention d'un très patient public sur les fondements économiques de l'histoire et l'influence de l'électricité sur la philosophie. Ce que Les Temps modernes font tous les jours avec tant de bonne volonté, pourquoi l'aurais-je refait ? Il faut bien se spécialiser. J'ai montré seulement, et je le maintiens, qu'il y a dans les révolutions du XXe siècle, parmi d'autres éléments, une évidente entreprise de divinisation de l'homme et j'ai choisi d'éclairer spécialement ce thème. J'y étais autorisé à la seule condition d'annoncer clairement mon propos, ce que j'ai fait. Voici ma phrase : « Le propos de cette analyse n'est pas de faire la description, cent fois recommencée, du phénomène révolutionnaire, ni de recenser une fois de plus les causes historiques ou économiques des grandes révolutions. Il est de retrouver dans quelques faits révolutionnaires la suite logique, les illustrations et les thèmes constants de la révolte métaphysique. » Votre collaborateur, qui cite cette phrase, n'en décide « pas moins », comme il dit, de ne point en tenir compte, arrête que cette modestie de ton cache la plus grande ambition et déclare que je nie en réalité tout ce dont je ne parle pas. Je me désintéresserais en particulier, au profit de la haute théologie, de la misère de ceux qui ont faim. Je répondrai peut-être un jour à cette indécence. Je constate seulement ici, pour me consoler, qu'un critique chrétien a pu me reprocher au contraire de négliger les « besoins spirituels » de l'homme et de le réduire à ses « besoins immédiats ». Je note encore, et cette fois pour me rassurer tout à fait, que ma méthode est justifiée par des autorités que votre collaborateur ne saurait récuser, je veux dire Alexandrov et Staline. Le premier souligne en effet dans la Literatournaïa Gazeta que le second a réagi contre l'interprétation trop étroite de la superstructure et démontré heureusement le rôle capital que jouent les idéologies dans la formation de la conscience sociale.

18 Votre collaborateur, de façon purement gratuite, me les fait appeler causes vulgaires. Ce qui est vulgaire, c'est la qualité d'un pareil argument.

Cette opinion de poids m'aide à me sentir moins seul dans la méthode que j'ai choisie. Mais, après tout, je crois bien que votre article ne touchait pas réellement à ma méthode. Il voulait seulement me mettre hors-circuit encore une fois, et démontrer que mes préjugés mêmes m'éloignaient de la réalité. Le malheur est que, du même coup, c'est la méthode de votre collaborateur qui est en cause et qui l'éloigne des textes, lesquels, après tout, sont une des formes de la réalité. J'ai écrit par exemple « qu'on pouvait admettre que la détermination économique jouait un rôle capital dans la genèse des actions et des pensées humaines », refusant seulement de croire que ce rôle fût exclusif. La méthode de votre collaborateur consiste à dire aussitôt après que je n'admets pas le rôle capital joué par la détermination économique et que « de toute évidence » (il s'agit sans doute d'une évidence interne), je ne crois pas aux infrastructures. Pourquoi donc critiquer un livre si on est décidé à ne pas tenir compte de ce qu'on peut y lire ? Ce procédé, constant dans votre article, supprime toute possibilité de discussion. Affirmant que le ciel est bleu, si vous me faites dire que je l'estime noir, je n'ai point d'autre issue que de me reconnaître fou ou de déclarer sourd mon interlocuteur. Heureusement, il reste l'état réel du ciel, en l'occurrence, de la thèse discutée, et c'est pourquoi il me faut examiner les raisons de votre collaborateur pour trancher de ma folie ou de sa surdité.

Plutôt qu'un sourd en vérité, il me paraît quelqu'un qui ne veut pas entendre. Sa thèse est simple : est noir ce que j'ai dit bleu. L'essentiel de son article revient en effet à discuter une position que non seulement je n'ai pas prise à mon compte, mais que j'ai encore discutée et combattue dans mon livre. Il la résume ainsi, bien que L'Homme révolté en entier la démente : tout le mal se trouve dans l'histoire et tout le bien hors d'elle. Ici, il me faut bien protester et

vous dire tranquillement que de tels procédés sont indignes. Qu'un critique supposé qualifié, parlant au nom d'une des revues importantes de ce pays, s'autorise, sans raisons et sans preuves, à présenter comme la thèse d'un livre une proposition contre laquelle une partie du livre est dirigée donne une idée révoltante du mépris dans lequel est tenue aujourd'hui la simple honnêteté intellectuelle. Car il faut penser à ceux qui, lisant l'article, n'auront pas l'idée ou le temps d'aller au livre et s'estimeront suffisamment renseignés. Loin de l'être, ils auront été trompés et votre article leur aura menti. L'Homme révolté, en effet, se propose près d'une centaine de citations pourront le prouver quand il le faudra de démontrer que l'antihistorisme pur, au moins dans le monde d'aujourd'hui, est aussi fâcheux que le pur historisme. Il y est écrit, à l'usage de ceux qui veulent lire, que celui qui ne croit qu'à l'histoire marche à la terreur et celui qui ne croit à rien d'elle autorise la terreur. Il y est dit qu'il existe « deux sortes d'inefficacité, celle de l'abstention et celle de la destruction », « deux sortes d'impuissance, celle du bien et celle du mal ». On y démontre enfin, et surtout, que « nier l'histoire revient à nier le réel » de la même façon, ni plus ni moins, qu'« on s'éloigne du réel à vouloir considérer l'histoire comme un tout qui se suffit à lui-même ». Mais à quoi bon les textes ! Votre collaborateur ne s'en soucie pas. C'est dans l'histoire qu'il a ses habitudes, non dans la vérité. Quand il écrit, faisant mine de me résumer : « Dès que les principes éternels, les valeurs non incarnées sont mises en doute, dès que la raison se met en mouvement, le nihilisme triomphe », il me donne à choisir en effet entre son incompetence et sa malveillance. En réalité, l'une s'ajoute à l'autre. Quiconque a lu le livre sérieusement (et je tiens encore les citations à votre disposition) sait que le nihilisme pour moi coïncide aussi avec les valeurs désincarnées et formelles. La critique de la révolution bourgeoise et formelle de 89 est parallèle dans mon livre à celle de la révolution cynique du XXe siècle et il y est démontré que, dans les deux cas, quoique par des excès contraires, soit que les valeurs soient placées au-dessus de l'histoire, soit qu'elles y soient absolument identifiées, le nihilisme et la terreur sont justifiés. En supprimant systématiquement l'une des faces de cette double critique, votre rédacteur sanctifie sa thèse, mais sacrifie sans pudeur la vérité.

La vérité qu'il faut récrire et réaffirmer en face de votre article est que mon livre ne nie pas l'histoire (négarion qui serait dénuée de sens) mais critique seulement l'attitude qui vise à faire de l'histoire un absolu. Ce n'est pas l'histoire qui est donc rejetée, mais une vue de l'esprit quant à l'histoire; non pas la réalité, mais par exemple votre critique, et sa thèse. Ce dernier reconnaît d'ailleurs que certains de mes textes vont contre cette thèse. Mais il se demande seulement par quel sortilège ces textes ne changent rien à sa conviction. C'est un miracle en effet. Et on jugera de son étendue en sachant que ce n'est pas seulement deux ou trois textes qui vont contre cette inébranlable conviction mais le livre entier, sa démarche, ses analyses et même, j'en demande pardon à Hegel dont on me récite doctoralement trois pages sur les inconvénients du cœur, sa passion profonde. Un critique sagace et loyal, dans tous les cas, au lieu de s'essayer à ridiculiser une thèse imaginaire, se fût confronté à ma vraie thèse : celle qui veut que le service de l'histoire pour elle-même aboutisse à un nihilisme. Il eût alors essayé de démontrer que l'histoire peut fournir à elle seule des valeurs qui ne sont pas celles de la seule force, ou encore tenté de prouver qu'on peut se conduire dans l'histoire sans faire appel à aucune valeur. Je ne crois pas ces démonstrations faciles. Mais je me garderais de les croire impossibles à des esprits mieux armés que le mien. De les tenter au moins nous eût fait tous ensemble progresser et, à vrai dire, je n'en attendais pas moins de vous. J'ai eu tort. Votre collaborateur a préféré supprimer l'histoire dans mon raisonnement pour mieux pouvoir m'accuser de la supprimer dans sa réalité. L'opération n'étant pas aisée, il lui a bien fallu utiliser une méthode de torsion qui est incompatible avec l'idée que je me fais d'un labeur qualifié. Je me résumerai en vous donnant un exemple définitif de cette méthode. Votre critique me fait écrire en effet que l'existentialisme (comme le stalinisme) est prisonnier de l'histoire. Il triomphe alors à peu de frais en m'assénant ce lieu commun que nous sommes tous, et moi-même, prisonniers de l'histoire, et qu'il ne me revient pas de prendre des airs émancipés. Sans doute, et ce sont là des choses que, peut-être, je sais mieux que lui. Mais au fait, qu'avais-je écrit ? Que l'existentialisme était « pour le moment soumis lui aussi à l'historisme et ses contradictions ». Votre article, ici comme dans tout l'ouvrage, remplace historisme par histoire, ce qui, en effet, suffit à transformer le livre en son contraire et son auteur en idéaliste impénitent. Je vous laisse seulement à juger du sérieux ou de la dignité d'une pareille méthode.

Après cela, il importe peu que votre critique examine de façon résolument futile, ou plaisante, ou dédaigneuse, certaines démonstrations secondaires, ni qu'il pousse l'inconscience jusqu'à reprendre mes thèses pour les opposer

à la thèse imaginaire qu'il a entrepris de combattre 19. Son travail est accompli, je suis jugé, et mon juge l'est aussi. Il peut décider que j'enseigne à me détacher de l'histoire, à ne rien entreprendre et à renoncer à toute efficacité. Me jetant alors à la face Indochinois, Algériens, Malgaches et mineurs de fond pêle-mêle, il peut conclure que cette position, que je n'ai jamais tenue, est intenable. Il lui suffira en effet, pour détruire le dernier obstacle à une si équitable démonstration, de refaire ma biographie au mieux des intérêts de sa thèse, d'expliquer par exemple que j'ai longtemps vécu dans l'euphorie un peu obnubilée des plages méditerranéennes, que la résistance (qu'il faut bien justifier dans mon cas) m'a révélé l'histoire dans les seules conditions qui pouvaient me permettre de l'avalier, à petites doses et purifiée, que les circonstances ont changé, l'histoire devenant trop brutale pour mon organisation exquise, et qu'aussitôt j'ai employé les habiletés formelles dont je dispose à préparer mon repli et justifier un avenir de retraité, ami des arts et des bêtes. Je pardonne de grand cœur ces innocentes sottises. Votre collaborateur n'est pas forcé de savoir que ces problèmes coloniaux dont il nous laisse croire qu'ils l'empêchent de dormir m'ont empêché, il y a déjà vingt ans, de céder au total abrutissement du soleil. Ces Algériens dont il fait son pain quotidien ont été jusqu'à la guerre mes camarades dans un combat plutôt inconfortable. Il n'est pas non plus forcé de comprendre que la résistance (où je n'ai joué qu'un rôle secondaire) ne m'a jamais paru une forme heureuse ni facile de l'histoire, pas plus qu'à aucun de ceux qui en ont, eux, vraiment souffert, qui y ont tué ou qui y sont morts. Peut-être cependant faudrait-il vous dire que, s'il n'est pas vrai que je me prépare une saine retraite consacrée aux loisirs de l'art, il est bien vrai qu'une pareille attitude et celle de quelques autres auraient de quoi m'y pousser. Mais je le dirais tout droit dans ce cas et n'irais pas jusqu'à écrire quatre cents pages pour m'en justifier. Cette méthode directe aurait seule mon estime que, pour finir, je ne puis accorder, vous l'avez déjà compris, à votre article. Je n'y ai lu en effet ni générosité ni loyauté à mon égard, mais seulement le refus de toute discussion approfondie et la volonté vaine de trahir une position qu'on ne pouvait traduire sans se mettre aussitôt dans le cas d'en débattre vraiment.

19 Pour finir, il récrit en effet certaines pages de L'Homme révolté, mais en les reprenant à son compte. L'arrière-pensée, seule, change. Plus loin, je dirai comment.

Ceci étant bien clair, comment expliquer que votre article se soit cru en droit de travestir ainsi une thèse dont je continue de penser qu'elle méritait au moins, à défaut de votre sympathie, un examen honnête. Pour répondre à cette question, je suis obligé de prendre à mon tour la position de critique et de retourner un peu la situation. Ce sera la retourner en effet que de démontrer que l'attitude dont témoigne votre article s'appuie philosophiquement sur la contradiction et le nihilisme, et, historiquement, sur l'inefficacité.

Commençons par la contradiction. Pour la résumer très grossièrement, tout se passe dans votre article comme si vous défendiez le marxisme en tant que dogme implicite sans pouvoir l'affirmer en tant que politique ouverte. Je justifierai d'abord, et nuancerai, la première partie de ma proposition. Vous n'êtes sans doute pas marxiste, comme chacun sait, au sens strict du terme. On trouve cependant dans votre article :

1° Un essai indirect pour pousser à droite, même dans mon cas, tout ce qui est critique du marxisme (voir ce qui précède).

2° L'affirmation par la méthode d'autorité, appuyée sur Marx et sur Hegel, que l'idéalisme (avec lequel on essaie, malgré mon livre, de me confondre) est une philosophie réactionnaire.

3° Le silence ou la dérision à propos de toute tradition révolutionnaire qui ne soit pas la marxiste. La Première Internationale et le mouvement bakouniniste, encore vivant parmi les masses de la C.N.T. espagnole et française, sont ignorés. Les révolutionnaires de 1905 dont l'expérience est au centre de mon livre sont totalement passés sous silence. Le syndicalisme révolutionnaire est raillé pendant que mes vrais arguments en sa faveur, appuyés sur ses conquêtes et sur l'évolution proprement réactionnaire du socialisme césarien, sont escamotés. Votre collaborateur écrit comme s'il ignorait que le marxisme n'inaugure pas plus la tradition révolutionnaire que l'idéologie allemande n'ouvre les temps de la philosophie. Alors que L'Homme révolté, tout en exaltant la tradition révolutionnaire non marxiste, ne nie pas l'importance et les acquisitions du marxisme, votre article, curieusement, est développé comme s'il n'y avait jamais eu que la tradition marxiste. Le travestissement qu'il fait de ma thèse est à cet égard significatif. En postulant, sans daigner s'expliquer, que le syndicalisme révolutionnaire ou ce qui lui ressemble ne peut être élevé à la dignité historique, il laisse croire, contrairement à vos anciennes positions, qu'il n'y a pas de troisième solution et que nous n'avons pas d'autre issue que le statu quo ou le socialisme césarien; il pousse alors à conclure, justifiant ainsi ce qu'il y a de pire dans notre temps, que la vérité en histoire s'identifie au succès. Seul, pour finir, le marxisme sera révolutionnaire parce que seul, aujourd'hui, dans le mouvement révolutionnaire, il dispose d'une armée et d'une police.

Ces trois symptômes en tout cas m'autorisent à dire que votre article est conduit comme si le marxisme y était tenu pour un dogme implicite. Car s'il est possible de réfuter l'idéalisme au nom d'une philosophie, même relativiste, de l'histoire, il est

déjà plus difficile d'en faire une théorie réactionnaire sans faire appel au matériel d'idées et de concepts qu'on trouve chez Marx. Et il est franchement impossible de dénier au socialisme non marxiste, et par exemple à la morale du risque historique qui est définie dans mon livre, toute efficacité et tout sérieux sans le faire au nom d'une nécessité historique qu'on ne trouve que chez Marx et ses disciples. Votre article, s'il pouvait enrichir quelque chose, renforcerait seulement la philosophie marxiste de l'histoire.

Mais en même temps cette philosophie n'est pas affirmée comme politique ouverte et j'en veux pour preuve deux symptômes d'embarras.

1° Le refus de discuter réellement les thèses sur Marx et sur Hegel et de prendre explicitement position à cet égard. Oui ou non, y a-t-il une prophétie marxiste, et est-elle aujourd'hui contredite par de nombreux faits ? Oui ou non, la Phénoménologie de l'Esprit autorise-t-elle une théorie du cynisme politique et par exemple, y a-t-il eu, oui ou non, des hégéliens de gauche, et ces derniers ont-ils influencé en ce sens le communisme du XXe siècle ? Ces thèses, centrales dans mon livre, ne sont même pas effleurées dans votre article. Sur le premier point, par exemple, je n'ai pas dit que Marx avait tort dans sa méthode critique (j'en ai fait l'éloge au contraire), mais [10] qu'une grande partie de ses prédictions s'était effondrée. C'était là ce qu'il fallait discuter. Votre article s'est borné à rapporter que je ne louais Marx que pour mieux l'accabler 20. Laissons de côté cette trop méthodique surdité. Mais cette carence a le même sens que celle, totale, de mes critiques marxistes. Elle peut naturellement signifier qu'on tient en tel mépris l'intelligence, ou la compétence, de l'auteur dont on parle qu'on se refuse même à le discuter. Et c'est en effet l'air de supériorité que parfois, et à juste titre, je n'en doute pas, se donne votre critique. Mais alors pourquoi parler de cet auteur et de son livre ? A partir du moment où il en parle, la carence de votre collaborateur comme celle des marxistes oblige à penser que les thèses de Marx sont considérées comme intouchables. Or, elles ne peuvent point l'être car le marxisme lui aussi est une superstructure. Si l'on croit aux infrastructures comme, « de toute évidence », y croit votre revue, il faut bien admettre en effet que le marxisme, après un siècle de transformations accélérées dans notre économie, doit être périmé au moins en quelque endroit et peut donc relever, sans scandale, d'une critique comme la mienne. Ne pas l'admettre revient à nier les infrastructures et à se retrouver idéaliste. Le matérialisme historique, par sa logique même, doit se dépasser ou se contredire, se corriger ou se démentir. Quiconque en tout cas le traite avec sérieux doit le critiquer, et d'abord les marxistes. Il faut donc, par nécessité, si on en traite, le discuter, et votre article ne le discute pas. Comme je ne puis conclure que votre collaborateur traite avec frivolité une doctrine dont il fait constamment son fruit, je me bornerai à noter son embarras qui me paraît au demeurant doubler dès qu'il s'agit des implications politiques de sa thèse.

20 Je dis textuellement que Marx a mêlé dans sa doctrine « la méthode critique la plus valable et le messianisme utopique le plus contestable ».

2° Je dis textuellement que Marx a mêlé dans sa doctrine « la méthode critique la plus valable et le messianisme utopique le plus contestable ». Il fait silence en effet sur tout ce qui, dans mon livre, touche aux malheurs et aux implications proprement politiques du socialisme autoritaire. En face d'un ouvrage qui, malgré son irréalisme, étudie en détail les rapports entre la révolution du XXe siècle et la terreur, votre article ne contient pas un mot sur ce problème et se réfugie à son tour dans la pudeur. Une seule phrase, à la fin, suggère que l'authenticité de la révolte est exposée en permanence à de redoutables mystifications. Ceci concerne tout le monde et personne, et me paraît coupablement entaché de cette vaine mélancolie que votre article, avec Hegel, impute aux belles âmes. Il me paraît difficile en tout cas, si l'on est d'avis que le socialisme autoritaire est l'expérience révolutionnaire principale de notre temps, de ne pas se mettre en règle avec la terreur qu'il suppose, aujourd'hui précisément, et, par exemple, toujours pour rester dans la réalité, avec le fait concentrationnaire. Aucune critique de mon livre, qu'elle soit pour ou contre, ne peut laisser ce problème de côté 21. Je sais sans doute que le rappel de certaines réalités vraiment trop temporelles cause toujours quelque impatience aux serviteurs de l'histoire. Mais enfin, outre que cette impatience, si douloureuse soit-elle, ne peut être mise en balance avec la souffrance, indubitablement historique, celle-là, de millions d'hommes, je trouverais normal, et presque courageux, qu'abordant franchement le problème vous justifiez l'existence de ces camps. Ce qui est anormal et trahit de l'embarras, c'est que vous n'en parlez point en parlant de mon livre, quitte à m'accuser de ne pas me placer au cœur des choses.

21 Il faut répondre ici à l'objection : « Nous balayons d'abord devant notre porte : le Malgache avant le Kirghize. » Cette objection, parfois valable, ne l'est pas dans le cas présent. Vous gardez le droit relatif d'ignorer le fait concentrationnaire en Russie tant que vous n'abordez pas les questions posées par l'idéologie révolutionnaire en général, le marxisme en particulier. Vous le perdez si vous les abordez. Et vous les abordez en parlant de mon livre.

À comparer ces deux séries de symptômes on peut juger en tout cas que mon interprétation a pour elle la vraisemblance : votre article semble dire oui à une doctrine et faire silence sur la politique qu'elle entraîne. Il faut voir seulement que cette contradiction de fait traduit une antinomie plus profonde qu'il me reste à décrire et qui oppose votre collaborateur à ses propres principes. Il me semble déjà que ce dernier

permet de comprendre ce conflit lorsqu'il nous parle de nos yeux « incorrigiblement bourgeois ». Le pluriel ici est sans doute de trop, mais l'adverbe est significatif. Il y a du repentir en effet dans le cas de ces intellectuels bourgeois qui veulent expier leurs origines, fût-ce au prix de la contradiction et d'une violence faite à leur intelligence. Dans le cas qui nous occupe par exemple, c'est le bourgeois qui est marxiste, alors que l'intellectuel défend une philosophie qui ne peut se concilier avec le marxisme. Et ce n'est pas sa doctrine propre que l'auteur de cet article singulier défend (elle peut se défendre par des moyens décents et par le seul exercice de l'intelligence), c'est le point de vue et les passions du bourgeois repentir. Peut-être cela est-il à certains égards pathétique. Mais je ne cherche ici ni à expliquer, ni à juger; je ne m'intéresse qu'à décrire une contradiction, latente dans votre article, et avouée ainsi au détour d'une phrase. Il faut bien dire qu'elle est ici essentielle. Comment ne le serait-elle pas en effet puisqu'on ne saurait être vraiment marxiste à partir de vos propres principes ? Et si on ne l'est pas, comment condamner mon livre absolument ? Pour affirmer la thèse qu'il se borne à utiliser, votre critique devrait réfuter d'abord les livres de la plupart de vos collaborateurs et ensuite certains éditoriaux de votre revue. Pour légitimer la position qu'il prend en face de mon livre, il lui faudrait démontrer, contre tous Les Temps modernes, que l'histoire a un sens nécessaire et une fin, que le visage affreux et désordonné qu'elle nous montre n'est qu'un leurre et qu'au contraire, elle progresse inévitablement, quoique avec des hauts et des bas, vers ce moment de réconciliation où nous pourrions sauter dans la liberté définitive. Même s'il déclarait n'admettre qu'une partie du marxisme et en rejeter une autre, la seule qu'il puisse élire sans contredire vos postulats est le marxisme critique, non le prophétique. Mais il reconnaîtrait alors le bien-fondé de ma thèse et démentirait son article. Seuls les principes du marxisme prophétique (avec ceux d'une philosophie de l'éternité), peuvent en effet autoriser le rejet pur et simple de ma thèse. Mais peut-on sans contradiction les affirmer nettement dans votre revue ? Car après tout, si l'homme n'a pas de fin qu'on puisse élire en règle de valeur, comment l'histoire aurait-elle un sens dès maintenant perceptible ? Si elle en a un, pourquoi l'homme n'en ferait-il pas sa fin ? Et s'il le fait, comment serait-il dans la terrible et incessante liberté dont vous parlez ? Ces objections, qui pourraient être développées, sont à mon sens considérables. Elles ne le sont pas moins, sans doute, aux yeux de votre critique puisqu'il élude totalement la seule discussion qui aurait dû intéresser Les Temps modernes : celle qui concerne la fin de l'histoire. L'Homme révolté tente de montrer en effet que les sacrifices exigés, hier et aujourd'hui, par la révolution marxiste ne peuvent se justifier qu'en considération d'une fin heureuse de l'histoire et qu'en même temps la dialectique hégélienne et marxiste, dont on ne peut arrêter le mouvement que de façon arbitraire, exclut cette fin. Sur ce point, pourtant longuement développé dans mon livre, votre rédacteur ne dit mot. Mais c'est que l'existentialisme dont il fait profession serait menacé dans ses fondements mêmes s'il admettait l'idée d'une fin prévisible de l'histoire. Pour se concilier le marxisme, il lui faudrait à la limite démontrer cette difficile proposition : l'histoire n'a pas de fin, mais elle a un sens qui, cependant, ne lui est pas transcendant. Cette conciliation périlleuse est peut-être possible et je ne demande qu'à la lire. Mais tant qu'elle n'aura pas été établie et tant que vous accepterez la contradiction dont témoigne votre article, vous n'échapperez pas à des conséquences qui me paraissent à la fois frivoles et cruelles. Libérer l'homme de toute entrave pour ensuite l'encager pratiquement dans une nécessité historique revient en effet à lui enlever d'abord ses raisons de lutter pour enfin le jeter à n'importe quel parti, pourvu que celui-ci n'ait d'autre règle que l'efficacité. C'est alors passer, selon la loi du nihilisme, de l'extrême liberté à l'extrême nécessité; ce n'est rien d'autre, que se vouer à fabriquer des esclaves. Quand par exemple, votre rédacteur fait semblant, après l'avoir longuement dévalorisée, de concéder quelque chose à la révolte, quand il écrit : « Maintenu vive au cœur d'un projet révolutionnaire, la révolte peut sans doute contribuer à la santé de l'entreprise », je peux m'étonner de me voir opposer cette belle pensée alors que j'ai écrit textuellement : « L'esprit révolutionnaire en Europe peut aussi, pour la première et la dernière fois, réfléchir sur ses principes, se demander quelle est la déviation qui l'égaré dans la terreur et dans la guerre et retrouver, avec les raisons de sa révolte, sa fidélité. » Mais aussi bien l'accord n'est qu'apparent. La vérité est que votre collaborateur voudrait qu'on se révoltât contre toute chose, sauf contre le parti et l'État communistes. Il est en effet pour la révolte, et comment ne le serait-il pas dans la condition que sa philosophie lui décrit ? Mais il est tenté par la révolte qui prend la forme historique la plus despotique, et comment ferait-il autrement puisque pour le moment cette philosophie ne donne ni forme, ni nom à cette farouche indépendance. S'il veut se révolter, il ne peut le faire au nom de cette nature humaine que vous niez; il le fera donc, théoriquement, au nom de l'histoire, à la condition, puisqu'on ne peut s'insurger au nom de rien, qu'il s'agisse d'une histoire tout entière significative. Mais l'histoire, seule raison et seule règle, serait alors divinisée, et c'est l'abdication de la révolte devant ceux qui prétendent être les prêtres et l'Église de ce dieu. Ce serait aussi la négation de la liberté et de l'aventure existentielles.

Tant que vous n'aurez pas éclairé ou démenti cette contradiction, défini votre conception de l'histoire, colonisé ou proscrit le marxisme, comment donc ne serions-nous pas fondés à dire que vous ne sortez pas, quoi que vous en ayez, du nihilisme ?

Et ce nihilisme, malgré les ironies de votre article, est aussi celui de l'inefficacité. Une attitude semblable cumule les deux sortes de nihilisme, celui de l'efficacité à tout prix et celui de l'abstention pratique. Elle revient à choisir contre la réalité un dogme réaliste auquel on se réfère constamment sans y adhérer réellement. Ce n'est pas pour rien que votre article ne peut aborder de face la réalité d'un texte et s'oblige, pour le critiquer, à lui en substituer un autre. Ce n'est pas pour rien qu'en

face d'un livre qui se préoccupe tout entier de la situation politique dans l'Europe de 1950, votre article ne fait aucune allusion aux questions de l'heure. C'est qu'à y faire allusion, il faudrait se prononcer et que, s'il n'est pas difficile, pour votre rédacteur, de choisir contre le racisme et le colonialisme, sa contradiction l'empêche de se prononcer nettement en ce qui concerne le stalinisme. Ainsi, lui qui rend le choix inévitable ne choisit rien, sinon une attitude de pure négativité. S'il choisit, en tout cas, il ne le dit pas, ce qui n'est pas choisir. Il semble dire qu'on ne peut être que communiste ou bourgeois et dans le même temps, sans doute pour ne rien perdre de l'histoire de son temps, il choisit d'être les deux. Il condamne, comme communiste, mais il travestit, comme bourgeois. Mais on ne peut être communiste sans avoir honte d'être bourgeois, et inversement; à tenter d'être les deux, on cumule seulement deux sortes de gêne. C'est ainsi que l'auteur de votre article fait état d'un double embarras, l'un que lui causent ses yeux bourgeois, l'autre qui lui fait passer sous silence sa vraie pensée et l'oblige par conséquent à fausser la pensée des autres. On obtient ainsi, au lieu de doctrine et d'action, un curieux complexe où se mêlent repentir et suffisance. Si épuisant que soit ce double effort, je ne puis croire qu'il puisse jamais prétendre à s'insérer dans la réalité, sinon sous la forme d'une soumission. Il n'autorise personne en tout cas à se poser en professeur d'énergie, à juger de haut ceux qui refusent le culte de l'efficacité pour elle-même, ni surtout à parler au nom des travailleurs et des opprimés. Et s'il est possible, certainement, de comprendre ce complexe, on ne peut pas, malgré tout, lui donner d'autre nom que le sien : une abstention, quoique privée de la modestie qui devrait l'accompagner et qui rend fécondes certaines abstentions.

Incapable de choisir entre la relative liberté et la nécessité de l'histoire, il faut craindre pour finir, qu'une telle attitude n'amène seulement à penser dans le sens de la liberté et à voter dans celui de la nécessité, quitte à nous présenter ces belles accordailles comme un engagement viril. Mais on perd tout à vouloir tout gagner. Et votre critique, par exemple, qui m'accuse sans preuves (et même contre les preuves) de ne vouloir rien faire ou rien entreprendre, se voue à une autre sorte de folie qui enseigne à ne rien faire par le moyen de tout entreprendre. Criant que les autres se perdent dans les nuages, il vole ainsi entre ciel et terre, sans regarder à ses pieds où toutes les polices travaillent. Ignore-t-il vraiment que les polices travaillent ? Je ne veux même pas le savoir. Bien que je commence à être un peu fatigué de me voir, et de voir surtout de vieux militants qui n'ont jamais rien refusé des luttes de leur temps, recevoir sans trêve leurs leçons d'efficacité de la part de censeurs qui n'ont jamais placé que leur fauteuil dans le sens de l'histoire, je n'insisterai pas sur la sorte de complicité objective que suppose à son tour une attitude semblable. Car c'est ici que je risquerais, au nom même de ce tourment que votre article m'attribue en prime de consolation et dont j'aurais aimé que vous me fissiez grâce en pareille occasion, au nom même de cette misère qui suscite des milliers d'avocats et jamais un seul frère, de cette justice qui a aussi ses pharisiens, de ces peuples cyniquement utilisés pour les besoins de la guerre et de la puissance, de ces victimes échangées par leurs bourreaux et doublement trompées, au nom enfin de tous ceux pour qui l'histoire est une croix avant d'être un sujet de thèse, oui, c'est ici que je risquerais de prendre un autre langage.

Mais à quoi bon ? Bien que votre article ait voulu l'ignorer, nous sommes tous dans le risque et la peine, à la recherche de nos vérités. C'est pourquoi je ne prendrai pas aussi légèrement que vous le ton de la condamnation et, me bornant à vous signaler une contradiction, je ne préjugerai pas de la solution que vous pourrez lui donner. Quant à moi, qui n'ai sans doute rien de définitif à proposer, il me semble parfois apercevoir à la fois ce qui, de ce vieux monde, doit mourir, à l'est comme à l'ouest, dans les doctrines comme dans l'histoire, et ce qui doit survivre. J'ai alors la certitude que notre unique tâche devrait être de défendre cette chance fragile. Mon livre n'avait peut-être pas d'autre sens, et certainement cette lettre n'a que ce sens. Si votre article avait été seulement frivole et son ton seulement inamical, je me serais tu. Si au contraire il m'avait sévèrement critiqué, mais avec droiture, je l'eusse accepté comme je l'ai toujours fait. Mais pour des raisons de confort intellectuel et croyant qu'il en serait quitte pour ne pas me faire justice, son auteur a fait mine de se tromper sur ce qu'il lisait et de ne pas voir celui des visages de notre histoire que j'ai essayé de retracer. Par malheur, ce n'est pas à moi qu'alors il n'a pas fait justice, mais à nos raisons de vivre et de lutter, et au légitime espoir que nous avons de dépasser nos contradictions. Dès lors, le silence n'était plus possible. Car nous ne dépasserons rien, en nous et dans notre temps, si nous supportons, si peu que ce soit, d'oublier nos contradictions, d'utiliser dans les combats de l'intelligence des arguments et une méthode dont nous n'acceptons pas d'autre part les justifications philosophiques, si nous consentons à libérer théoriquement l'individu tout en admettant pratiquement que l'homme puisse être dans certaines conditions asservi, si nous souffrons de railler tout ce qui fait la fécondité et l'avenir de la révolte au nom de tout ce qui, en elle, aspire à la soumission, si enfin nous croyons pouvoir refuser tout choix politique sans cesser de justifier que, parmi les victimes, certaines soient citées à l'ordre de l'histoire et d'autres exilées dans un oubli sans âge. Ces droites distinctions, pour finir, accablent la misère qu'à grand fracas on prétendait servir. Nous ne combattons pas, soyez-en sûr, les maîtres insolents de notre temps en distinguant entre leurs esclaves. Que serait-ce d'autre que de distinguer du même coup entre les maîtres et se résigner à une préférence qui devrait alors être reconnue ouvertement ? La belle méthode que j'ai essayé de décrire ici mène dans tous les cas à ces conséquences que vous pourrez sans doute refuser comme vous l'avez fait jusqu'à présent, mais à la seule condition, et ceci résume ma lettre, de renoncer ouvertement à la méthode elle-même et à ses vains avantages.